

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU
du

JOURNAL.
Rue du Porton n. 237.

CONSEIL ET PATRIE

LE PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi et lendemain de fête exceptés. On souscrit au bureau du PATRIOTE, où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 h. du matin jusqu'à 4 h. du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

PRIX
de

L'ABONNEMENT
3 piastres par mois.

ALMANACH FRANÇAIS.

Jeudi 11 — Combat de Crémone (Italie) par le général Bonaparte (1796).

LE BUREAU ET L'IMPRIMERIE du Patriote Français sont transportés, à dater du 1^{er} mai, RUE DU PORTON, No. 237.

MONTÉVIDEO.

SR. CORONEL,

Esposa del General en Jefe de los Ejércitos de la Nación, me he sentido conmovida, ante la espontánea y noble cooperación de los Franceses, que gracias por V. S. se han incorporado á las filas de la LIBERTAD y de la CIVILIZACIÓN.

Ya que mi sexo no me permite asociarme de un modo mas positivo á las fatigas de peligro y honor, á que V. S. y sus compañeros se han comprometido por un movimiento heroico, que les alcanzará el aprecio de todos los Americanos y el entrañable amor de esta PATRIA; permita V. S. que ofrezca á la Legion de Voluntarios Franceses, en nombre de mis compatriotas, las Esposas y Madres Orientales, una Bandera que sea el dia del combate, punto en blanco de las balas enemigas, y despues de la victoria, una de la que ostente laureles mas espléndidos. Es, Sr. Coronel, el aguila de la gloria Francesa, presentalos á un cuerpo de valientes, por las hijas del Pueblo Oriental.

Dignese V. S. y la Legion que tan dignamente manda, aceptar este tributo de simpatia con el afecto de S. S S Q. B. S. M.

BERNARDINA DE RIVERA.

Si casa, May 9 de 1843.

FETILLETON.

LA BÊTE-NOIRE DU ROI FERDINAND.

C'était ce fameux marquis dont je vous ai parlé comme de la bête noire du roi Ferdinand, et qui, tout protégé qu'il avait été par la reine Caroline, n'avait jamais pu entrer au palais que par la porte de derrière.

En partant de France, j'avais pris quelques lettres de recommandation pour les plus grands seigneurs de Naples, les San Teodoro, les Naji et les San Antonio. De plus, je connaissais de longue date le marquis de Gargallo et les princes de Coppola.

Parmi ces lettres, il s'en était, je ne sais comment, glissé une pour le marquis.

Étant à Rome, je n'avais pu obtenir de l'ambassade de Deux-Siciles l'autorisation d'aller à Naples. Afin d'éviter ce refus, j'avais passé la frontière napolitaine avec un passeport d'un de mes amis. Pour tout le monde je m'appelais donc du nom de cet ami, c'est-à-dire

TRADUCTION.

Monsieur le colonel,

Épouse du général en chef des armées de la nation, j'ai été sous votre bannière en face de la coopération noble et spontanée des Français, qui, guidés par vous, se sont incorporés dans le rang de la LIBERTÉ et de la CIVILISATION.

Comme mon sexe ne me permet pas de m'associer d'une manière plus positive aux fatigues pénibles et honorables, auxquelles vous et vos camarades vous êtes exposés par un mouvement héroïque, qui eût mérité l'estime de tous les Américains et l'honneur de l'amour de la Patrie, permettez-moi d'offrir à la Légion des Volontaires Français, au nom de mes compatriotes, au nom des femmes et des mères de la République Orientale, un drapeau, qui soit, dans le jour du combat, le point de mire des braves ennemis, et, après la victoire, un de ceux qui porteront avec fierté les lauriers les plus magiques. C'est, M. le colonel, l'Agée de la gloire française offert à un corps de braves par les filles du peuple oriental.

Daignez, vous et la Légion que vous commandez si dignement, accepter ce tribut de sympathie, ainsi que l'affection de votre dévouée servante qui vous baise les mains,

BERNARDINA DE RIVERA.

En ma maison, 9 mai 1843.

MADAME,

L'hospitalité si généreusement accordée par la République Orientale aux Français qui cherchaient une nouvelle patrie, ne pouvait être dignement reconnue que par l'offre qu'ils lui ont faite de leurs cœurs et de leurs bras, au jour du danger. Mes compatriotes ont compris que votre cause était la leur, et ils se sont présentés à vous dans l'élan de leur reconnaissance. Épouse du héros qui tant de fois a sauvé la

M. Guichard, et pour quelques personnes seulement j'étais M. Alexandre Dumas.

Mais comme en arrivant à Naples j'ignorais à qui je pouvais me fier, j'avais, avec un homme que j'appellerai mon ami si ce n'était pas un très haut personnage, j'avais, dis-je, passé une revue des adresses de mes lettres, afin de savoir de lui quelles étaient les personnes à qui il n'y avait aucun inconvénient que M. Guichard remit les recommandations données à M. Dumas.

Or, à toutes les adresses, ce haut personnage que je n'ose appeler mon ami, mais à qui j'espère prouver un jour que je suis le sien, avait fait un signe d'assentiment, lorsque arrive à la lettre destinée au marquis, il prit cette lettre par un coin de l'enveloppe, et la jeta sans même regarder où elle allait tomber, de l'autre côté de la table sur laquelle nous faisons notre dîner.

— Qui vous a donc donné une lettre pour cet homme ? me demanda-t-il.

— Pourquoi cela ? répondis-je, ripostant à sa question par une autre question.

— Mais parce que, parce que, ce n'est pas un de ces braves à qui on reconnaît un homme comme vous.

patrie, vous ne pouviez, Madame, rester indifférente au cri de liberté poussé par nous. Vos louanges et celles des dames orientales sont une digne récompense des efforts que nous ferons pour aider vos braves compatriotes à conserver à leur pays l'indépendance qu'un tyran monstrueux voudrait en vain leur ravir.

Le drapeau que vous daignez nous offrir, en nous rappelant des souvenirs si chers à nos cœurs, nous redira souvent aussi quelles sympathies nous attendent au retour ; nous nous croirons encore dans le pays qui nous a vus naître, lorsqu'après la victoire nous pourrions mêler notre étendard aux étendards glorieux des défenseurs de votre noble cause.

Daignez, Madame, agréer pour vous et pour les dames orientales dont vous êtes l'interprète, l'expression de ma gratitude, celle des Volontaires que j'ai l'honneur de commander et permettez-moi de vous assurer du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur,

THIEBAUT.

Colonel des Volontaires Français.

A DOÑA BERNARDINA DE RIVERA.

Au nom des Volontaires français.

I.

Merci pour le drapeau que vous offrez madame ; De la grande croisade il sera l'ornement ; Il nous verra marcher sous ses plis rayonnants ; Et des hauteurs du ciel, où l'a porté sa gloire, Notre Napoléon, l'homme de la victoire, Se dira, tout rêveur, " ce sont bien mes enfants. "

Épouse d'un héros, femme au cœur adorable, A qui le peuple voue un amour véritable Pour sa noble bonté ; Ce qui dans nos cœurs purs, verse une joie immense ; C'est que le beau drapeau de notre indépendance ~~Par~~ la charité.

— Mais, n'est-il pas quelque peu homme de lettres lui-même ? demandai-je.

— Oh ! oui, me répondit mon interlocuteur ; oui, il a une correspondance très active avec le ministre de la police. Cela s'appelle-t-il être un homme de lettres en France ? En ce cas c'est un homme de lettres.

— Diable ! fis-je ; mais il me semble que j'ai rencontré ce gullard-là dans les meilleurs salons de Paris.

— Cela ne m'étonnerait pas ; c'est un drôle qui se fourre partout. Et moi-même, tenez, je ne se sais pas surpris en rentrant de le trouver dans mon antichambre. Mais vous voilà prévenu. Assez sur cette matière ; parlons d'autre chose.

C'est un gargon fort aristocrate que cet homme que je n'ose pas appeler mon ami. Je ne m'en tins pas moins pour averti, et bien averti ; car il était en position d'être parfaitement renseigné sur toutes ces petites choses-là ; et, à partir de ce jour, je me donnai de garde d'aller en aucun lieu où je pusse rencontrer mon marquis.

Or, j'avais parfaitement réussi à l'éviter depuis trois semaines que j'étais à Naples lorsque, pour mon malheur, comme je l'ai dit, je me voyais face à face avec

II.

De la pauvreté nue humble consolatrice,
C'est bien, abritez-nous d'une ombre protectrice,
De garder ce drapeau nous donnons notre foi,
C'est un signe, au combat, d'union fraternelle,
Et l'aigle impérial couvrira de son aile
La jeune république avec le peuple roi.

[Doña Bernardina, merci pour votre offrande:
Votre présent nous plaît, notre mémoire est grande.
Au nom de tous, merci!
Votre maison connaît l'indigence qui pleure;
Désormais tout Français, près de votre demeure,
Se dira : " C'est ici. "

III.

Quand la France apprendra votre munificence,
Elle reconnaîtra de toute sa puissance
La splendide faveur d'un don si révérend;
De ses fils éloignés cette mère inquiète,
Bénira de sa voix, pour les méchants muette,
L'écho religieux de votre nom sacré.

Et des poètes saints l'élite glorieuse,
Epanchera sur vous, de son âme pieuse,
De sa bouche de miel,
Ce langage sonore, aux douceurs souveraines,
Mélodieux soupir de nos lèvres humaines,
Echo lointain du ciel!

A. DELACOUR.

Mercredi, 6 heures du soir.

ORDRE DU JOUR DU 9 MAI.

LEGION DES VOLONTAIRES FRANÇAIS

Vendredi prochain, à 3 heures, aura lieu l'inspection partielle des compagnies. Tout individu qui ne se trouvera pas présent à cette inspection sera rayé des contrôles et perdra ses droits aux rations, à la papelette d'exemption de patente; ainsi qu'à participer à la récompense offerte par le gouvernement. Aucune exemption ne sera donnée par les capitaines, sous quelque prétexte que ce soit. Les hommes qui seront portés malades devront envoyer un certificat du médecin qui les soigne, et les capitaines auront soin d'avoir un état nominatif des hommes de service et de poste qu'ils occupent. Cet ordre sera exécuté avec la plus rigoureuse exactitude; car, après l'inspection passée, je n'admettrai aucune espèce de réclamation, et, à cet effet, cet ordre du jour sera lu à trois reprises consécutives dans chaque compagnie, et publié dans les journaux de la capitale afin que personne n'en ignore.

THEBAUT.

lui en sortant du musée Bourbon.

On devine donc quelle figure je fis lorsque avec ce charmant sourire qui lui est habituel et ce ton protecteur qu'il affecte, il me dit :

— Eh! bonjour, mon cher Alexandre; comment êtes-vous à Naples sans que j'en sois averti! Ne savez-vous donc pas que je suis le protecteur-né des artistes et des gens de lettres! Puis il ajouta, voyant que je ne répondais rien et que je le regardais, des pieds à la tête : Comptez-vous rester encore longtemps avec nous?

— D'abord, monsieur, lui répondis-je, je ne suis pas le moins du monde votre cher Alexandre, attendu que c'est la troisième fois, je crois, que je vous parle, et que les deux premières, je ne savais pas à qui je parlais. Ensuite, vous n'avez pas été averti de mon arrivée parce que mon véritable nom n'a pas été déposé à la police. Enfin, et pour répondre à votre dernière question, oui, je comptais rester huit jours encore, mais j'ai bien peur maintenant d'être forcé de partir demain.

Ce après quoi je pris le bras de Jadin et laissai le protecteur-né des artistes et des gens de lettres fort absorbé du compliment qu'il venait de recevoir.

A Chiaja je quittai Jadin; il s'achemina du côté de Photel, et moi j'allais droit à l'ambassade française.

A cette époque nous avions pour chargé d'affaires, à

On lit dans le *Britannia* du 6 mai 1843 :

Comme quelques uns de nos lecteurs peuvent être intéressés à savoir quelque chose au sujet de l'auteur de la fameuse circulaire du 1er avril, nous leur offrons la traduction suivante d'une lettre contenant une espèce de profession de foi politique faite par lui en 1839 et qui fut publiée dans la *Gazette* de Buenos-Ayres le 23 octobre de cette même année, parmi d'autres documents notables de même classe.

Longue vie à la Fédération!

Rosario. 10 octobre 1839, — 30^{me} année de la liberté argentine. — 24^{me} de l'indépendance et 10^{me} de la confédération.

Le président de l'Etat Oriental de l'Uruguay.

A Sa H. E. le gouverneur et capitaine général et illustre restaurateur des lois de la province de Buenos-Ayres.

A l'occasion du départ du Colonel Ramos pour la capitale, je ne puis faire moins, Excellence, que répéter d'une manière positive les protestations de ma gratitude pour les bienfaits que V. E. s'est plu à me conférer dans mon malheur sans me demander ni se réserver aucune sorte de compensation, content de vous, et recevant en vous même une satisfaction pour votre noblesse et votre générosité : mais pour cette même raison, je considère cette expression de mes sentiments comme un devoir indispensable qui m'est imposé par vos bienfaits.

C'est un devoir que je remplis, Excellence, avec d'autant plus de plaisir qu'il est volontaire, s'échappant entièrement de mon cœur qui est plein de tant d'actes de bonté et de services de haute importance que V. E. s'est plu à me prodiguer.

V. E. n'a pas cru suffisant de recevoir avec bonté moi et tous mes compagnons dans le malheur, au milieu de sa capitale, de faire une franche déclaration de votre disposition à protéger la cause légale de l'Etat Oriental de l'Uruguay, qui, dans un temps antérieur, a dû son existence politique aux efforts de cette même république, et même d'avoir rendu cette protection effective en jetant dans mon pays les héros du Pago Largo, dans le but de le délivrer d'une coupable tyrannie; mais, en plus de tout cela, lorsque je ne trouvais dans mon imagination aucun moyen de correspondre à une si grande magnanimité, en prenant congé de vous avec le cœur plein de gratitude, vous m'avez entouré d'honneurs et de distinctions avec la délicatesse et la politesse qui vous ont distingué dans toutes les occasions.

Naples, un noble et excellent jeune homme, ayant nom le comte de Béarn. En arrivant, il y avait quatre mois, j'avais été lui faire ma visite et je lui avais tout raconté. Il m'avait écouté gravement et avec une légère teinte de mécontentement, mais presque aussitôt ce nuage passager s'était effacé, et me tendant la main :

— Vous avez eu tort, me dit-il, d'agir ainsi à votre façon, et vous pouvez cruellement nous compromettre. Si la chose était à refaire, je vous dirais : Ne la faites point; mais elle est faite, soyez tranquille, nous ne vous laisserons pas dans l'embarras.

J'étais peu habitué à ces façons de faire de nos ambassadeurs. Aussi j'avais gardé au comte de Béarn une grande reconnaissance de sa réception, tout en me promettant, le moment venu, d'avoir recours à lui.

Or, je pensai que le moment était venu, et j'allai le trouver.

— Eh bien! me demanda-t-il, avons-nous quelque chose de nouveau?

— Non, pas pour le moment, répondis-je; mais cela pourrait bien ne pas tarder.

— Qu'est-il donc arrivé?

Je lui dis la rencontre que je venais de faire, et je lui racontai le court dialogue qui en avait été la suite.

— Eh bien, me dit-il, vous avez eu tort cette fois-ci

Votre très estimable fille, mademoiselle Manuelita Rosas et Escurra, et votre digne fils Juan, leurs excellences les ministres, les plus hautes autorités des établissements civils, et les dignes généraux, chefs et autres respectables individus, à qui, dans la personne de V. E., je présente mes remerciements, ont contribué à me rendre le souvenir des nobles actes dont j'ai été l'objet beaucoup plus cher que je ne pouvais l'espérer.

De plus, le colonel Pedro Ramos, à qui V. E. s'est plu à confier la direction de notre marche depuis notre départ, n'a épargné aucune espèce d'attention pour me procurer toutes les facilités convenables dans la route. Les juges de paix de leurs districts respectifs, mon ami Angel Pacheco, le commandant Juan Antonio Barreton, et en général toute la population des villes et de la campagne, dignes imitateurs de la conduite de V. E., m'ont comblé d'attention et de distinctions.

Peut être, E., je blesse votre délicatesse, mais c'en est une pour moi d'épancher les sentiments dont mon cœur est plein. — C'est le premier essai de ma part fait pour alléger de quelques degrés la dette que j'ai contractée, et une preuve de confiance due à V. E. sur qui l'Amérique et le monde entier ont les yeux fixés pour les grands événements que votre conduite nous donne l'espoir de voir glorieux pour l'illustre restaurateur des lois.

Je me étonne moi-même, E., d'avoir un grand caractère; mais, quand bien même il n'en serait pas ainsi, la conduite de V. E., vos services, votre noblesse et votre générosité le forceraient à être tel pour pouvoir vous professer sincèrement une telle reconnaissance; et, si le poids de vos bienfaits est immense, la force de cette gratitude est immense aussi. Non seulement moi, mais tout l'état oriental doit vous chérir comme l'homme qui lui rend ses libertés, ses lois et son indépendance, aidé dans cette grande entreprise par l'illustre et grand général Pascual Echagay. (1).

Les faits seront plus éloquentes et plus persuasifs, E., que mes paroles; je les attends, j'attends l'opportunité pour prouver que ce n'est pas un mouvement instantané, un brus-

(1). Rosas envoya ce général pour envahir la Bande-Orientale à la tête d'une armée de 7 à 8000 hommes qui fut entièrement déroute à Cagancha, à 40 milles de Montevideo, en décembre 1839, par une force de beaucoup moindre commandée par le général Rivera. Quoique après la bataille tous les prisonniers pris par le général Rivera eussent été mis en liberté, on calcule qu'il ne repassa plus plus de 1009 hommes de l'armée d'Echagay de l'autre côté de l'Uruguay.

comme l'autre; il fallait faire semblant de ne pas le voir, et si vous ne pouviez pas faire autrement que de le voir, il fallait au moins faire semblant de ne pas le connaître.

— Que voulez-vous, mon cher comte, lui répondis-je, je suis l'homme du premier mouvement.

— Vous savez cependant ce qu'a dit un de nos plus illustres diplomates?

— Celui dont vous parlez a dit tant de choses que je ne puis savoir tout ce qu'il a dit.

— Il a dit qu'il fallait se défier du premier mouvement, attendu qu'il était toujours bon.

— C'est une maxime à l'usage des têtes couronnées, et il y aurait par conséquent de l'impertinence à moi de la suivre. Je ne suis heureusement ni roi ni empereur.

— Vous êtes mieux que cela, mon cher poète.

— Oui, mais en attendant nous us sommes plus au temps du bon roi Robert, et je doute que si son successeur Ferdinand daigne s'occuper de moi, ce soit pour me couronner comme Pétrarque avec le laurier de Virgile. D'ailleurs, vous le savez bien, Virgile n'a plus de laurier, et celui qu'a riqué sur sa tombe mon illustre confrère et ami Casimir Delavigne, lui a fait la mauvaise plaisanterie de ne pas reprendre de bonture.

(La suite au prochain numéro).

que entraînement d'enthousiasme qui fait agir ma plume, mais le résultat de ma profonde gratitude et aussi mon admiration pour vos brillantes qualités.

Paise au ciel que je puisse être assez heureux pour le mériter; plaise au ciel, comme je l'espère, que je puisse avoir la satisfaction de voir le gouvernement de mon pays soutenir la même détermination que V. E. pour la sainte et grande cause contre ces IMMONDES FRANÇAIS, que j'ai eu le bonheur de proclamer dans mon temps, et plaise à Dieu aussi que la race sauvage d'unitaires disparaissant entièrement de ce pays, il ne puisse rester aucune personne que celles qui peuvent apprécier comme elles le doivent les sacrifices que fait V. E. pour son pays et l'Amérique en général.

Que Dieu, notre maître, garde l'importante vie de V. E. de longues années.

M. ORIBE.
(Britania).

LEGUESCO PROJETA.

Lehen Articulo.

Podore Exeucionescua autorisatua da harcera bere honura eta aquir guisa, hogoi lecu eare lur laboratceco on dena, ban estibiliteco hitza, errepublicaric hitur edo gechara-gopondutan ixasaco aldetie.

Bigarren articulu.

Da Orobat autor satua podore hera harcera, aquir guisa; hogoi eta horts mila cabala.

Hirugarren Articulo.

Erran burac eta cabalac iganen dira batti-tuac errecompens guisa, Frances eta Italiano, bere borondites errepublicaren defendatceco, harmae ha ten edo hartuco di usten gucien a tian.

Laurgarren Articulo.

Podore exeucionescua abatic laburegu eua eguinen du erran part m n i; iganen lu a th a operacione hontan sar ara-teco errecompensat detcho duteneta ic abalac guemena, edo b rec mendaturicaco comisione baren medio, edo hequin contentaricaco manera bates.

Bortzgarren Articulo.

Presenteco projet hon igan daila comunicatua Podore exeucionescuari.

Suarez, Vesquez, Parheco y Obes, Muños.

DIALOGUE PATRIOTIQUE

Chanté dans une réunion de M. P. . . . , où l'on proposait une neutralité armée!

Air connu.

I.

Un homme de bonne foi.

Il y a tout près de deux mois
Qu'on nous dit que nous sommes neutres;
Pour ce faire, armés nous, je crois;
Sans cela, nous serions cent fois
Des pleutres, des pleutres, des pleutres.

II.

Un opposant, (tout blanc... d'émotion).

Moi, je vous approuve tout net,
Car mon cœur conçoit vos alarmes;
Où, mais pour que l'on s'armerait,
Il faudrait que l'on en aurait
Des armes, des armes, des armes.

III.

Un autorité compétente.

Pour fêter cette opinion
Je voudrais qu'on sonnât les cloches . . .
Je n'ai pas, pour bonne raison,
De fusil le moindre canon
En poches, en poches, en poches.

Ruocaled.

FRANCE.

Paris, 10 janvier 1841.

Suite de la lettre de M. Bugeaud.

C'est ici le cas de répondre à l'assertion de l'honorable député qui croit que je ne veux conserver 75,000 hommes en Afrique que pour y perpétuer la guerre. C'est justement pour ne pas la faire que je veux un effectif élevé. L'Autriche ne fut pas la guerre en Italie, et c'est parce qu'elle ne veut pas s'exposer à l'y faire qu'elle y maintient 70,000 hommes.

Qui peut être assez insensé pour vouloir la guerre pour la guerre? Qui se donnera la fantaisie d'attaquer des tribus soumises? Quelque soit le mépris qu'affecte plus loin l'honorable député pour le régime militaire, je le prie de mettre la main sur sa conscience et de me dire s'il pense qu'il y ait un seul chef dans l'armée qui soit capable de lancer des troupes sur des populations qui n'auraient pas fait des actes d'hostilité. Il n'y a pas un sergent qui osât le faire, mais il n'y a pas non plus un sergent qui ne comprenne que, pour que ces actes d'hostilité ne se manifestent pas, il faut que nous restions forts et toujours prêts à agir.

"S'il faut la même armée qui a vaincu, s'écrie l'honorable député, pour tenir les Arabes dans l'obéissance, je demanderai s'il est une autre question où le gouvernement se soit ainsi joué de l'opinion publique."

Voilà bien cet esprit d'opposition systématique qui voit toujours dans le gouvernement la duplicité et la faiblesse. Eh! non, monsieur, personne ne s'est joué de l'opinion publique, mais beaucoup se sont trompés; et vous vous trompez aussi, vous qui probablement aspirez à prendre part au gouvernement. Je me suis trompé moi-même sur quelques points, quoique ayant vu l'Afrique mille fois plus que vous; j'ai eu la légèreté de la croire infertile sur un échantillon que j'avais parcouru, et depuis j'ai traversé de vastes contrées d'une extrême fertilité. J'ai la bonne foi d'avouer mon erreur; j'espère que vous ferez de même.

Vous dites vous-même quelque part que c'est une affaire très difficile, très compliquée que celle de l'Afrique; il est vrai que vous ajoutez: *Mais après tout, ce n'est qu'une affaire; ce qui avance assurément beaucoup la solution.* Cette affaire que vous déclarez difficile, compliquée, pourquoi voulez-vous que les ministres qui se sont succédés l'aient bien jugée dès le principe, de Paris étant, à travers cette masse d'assertions contradictoires produites par les rapports des généraux et par les milliers de brochures enfantées par les touristes qui envoyaient avoir connu l'Afrique, parce qu'ils étaient allés d'Alger à Bouffarick. Il était impossible que nos hommes d'état ne fussent pas plongés dans l'incertitude. Je ne sache pas d'ailleurs qu'aucun ait avancé que par tel ou tel système on résoudre la question. Cependant M. Timers à beaucoup approché de la vérité quand il a dit que c'était par la guerre bien faite; mais il n'a pas dit le système de guerre, et l'on ne pouvait raisonnablement pas l'attendre de lui, quelle que soit son intelligence. Il y a eu au pouvoir des hommes de votre nuance politique, y ont-ils vu plus clair et ont-ils aussi contribué à tromper le public! Celui-ci sera mieux éclairé, je veux le croire, quand vous serez au gouvernement, mais alors vous vous donnerez la peine de lui dire en quoi *notre système est funeste*, en quoi nous sommes une fatalité pour l'Afrique, ce que vous n'avez pas daigné faire dans vos cinq longs articles.

Vous ne voulez pas de l'occupation restreinte, il fallait donc la guerre pour s'emparer du reste et dominer les Arabes. Ai-je mal fait la guerre? prouvez-le moi et dites-moi comment j'aurais pu mieux la faire? Mais que dis-je, la guerre n'était pas nécessaire, et je l'ai faite pour ma vanité particulière, puisque vous affirmez que nous avons été maîtres de l'Afrique pendant six années, de 1830 à 1837, avec moins de 30,000 hommes; puis vous accompagnez cette assertion d'un contraste brillant entre les efforts et les résultats, et vous finissez par vous écrier: "Quel génie funeste y conduit donc notre fortune? et que s'est-il passé depuis quelques années, pour que la victoire y soit suivie du même effet qu'aurait pu y amener le plus déplorable échec?"

Et voilà comment on écrit l'histoire dans le style de l'opposition! Vous possédez l'Afrique avec vos 30,000 hommes! il faut donc vous apprendre les faits les plus connus de tout le monde.

Voilà l'état simple et réel de ce que vous possédez avec vos 30 mille hommes: Alger et un rayon de trois à quatre lieues, enveloppées d'une haie vive de baïonnettes, pour me servir de l'expression pittoresque de

M. le comte Jaubert; malgré la haie vive, on ne pouvait marcher dans cette enceinte sans une bonne escorte, et très souvent on coupait des têtes entre Dely-Ibrahim et la capitale; Oran, Mostaganem et plus tard Bougie, Guelma, où vous ne possédez que les villes dans lesquelles vous étiez étroitement bloqués, surtout à partir de 1835, après le combat de la Macta; à Bône vous aviez un peu plus d'aisance des coudes, mais vous n'avez aucune action réelle sur le pays.

(La suite à demain)

NOUVELLES DIVERSES.

ORIENT.

—On écrit de la frontière de Turquie à la Gazette d'Augshourg:

"Le 2 janvier, à 3 heures de l'après-midi, M. Bibesco a été élu hospodar de la Valachie par l'assemblée générale des états après deux tours de scrutin. Bibesco est un partisan de la Russie, et quelque peine qu'il ait fallu pour l'élire, le parti russe avait prédit depuis plusieurs semaines son élection."

—On lit dans le Morning Herald:

"La reine Victoria, en faisant l'ouverture de la session du parlement dans trois semaines, ne pourra pas déclarer, comme le roi des Français, que son peuple est libre, actif et heureux. Les Anglais sont libres sans doute, mais leur activité est febrile, et la reine ne pourra certainement pas affirmer que la masse de la population soit heureuse; en effet, cette population, dénuée de tout, est presque réduite au désespoir."

—On écrit de Bologne (Italie), le 7:

"Quelques désordres ont eu lieu à Medicina, petite ville de notre province; deux carabonniers ont été blessés et un maréchal-de-logis a été tué. Une vingtaine d'individus ont été arrêtés; on instruit à la hâte le procès relatif à cette affaire."

"On dit qu'à l'occasion de l'anniversaire de l'avènement au trône pontifical de Grégoire XVI, le pape accordera une amnistie politique. Ce bruit se renouvelle tous les ans à cette époque, mais il ne se vérifie jamais."

VARIETES.

(Suite et fin).

"Moncey, patient aussi sur le chemin de l'honneur, chaque fois qu'il monte d'un grade a déjà mérité de monter plus haut. En deux combats mémorables, il a sauvé son et l'autre aile de l'armée avant d'être élu provisoirement et sur le champ de bataille, général de brigade."

"Soit ombre de d'un pouvoir assis sur la terre et tremblant lui-même, soit délaïon cachée, les avancements déi itifs se multiplient, et Moncey voit le sien restor provisoire. Il prie le nom du feu qui l'a vu naître, et dit: l'héritage paternel; se dit-il noble? Non! disait l'ancien régime, pour l'arrêter d n son avancement; si! répond le nouveau, pour l'arrêter à titre contraire. Son sang, versé qu'il est pour la patrie, semble encore suspect à la purgatoire! Mais la conduite entière du héros citoyen parle pour lui; ses services contiennent et galvanisent: ce n'est plus assez d'une confirmation tardive et contestée; il faut une réparation glorieuse et le législateur la donne en le nommant, par un décret, général de division."

"A ce titre, il mène au combat l'asle gauche de l'armée; se rend maître des camps, des retranchements qui protègent deux points culminants des Pyrénées; envahir les vallons qu'ils dominent; descendre avec rapidité le long de la Bidassoa; par une manœuvre hardie passer, et tourner ennemi de la gauche à la droite de nos positions; prendre à revers la montagne funeste des Quatre Couronnes, et par des sentiers escarpés, qu'on met six heures à gravir, enlever d'assaut ses batteries et ses retranchements, à l'abri, aussitôt la reddition de la place, s'emparer sans du port du Pasage, puis, par la terreur que sa marche inspire, faire mettre bas les armes à la garnison de Saint-Sébastien"

et capturer une marine avant que ses voiles la sauvent, tels sont les débuts du nouveau divisionnaire.

« Voici 1815 et les réactions, ce fléau des régimes qui ne fondent pas pour dure ! Sur le trône de Louis le Grand d'it sa gloire et ses conquêtes à Turenne, à Luxembourg, à Condé, préservés du jugement et du supplice, après l'égarément des guerres civiles, un prince dont je ne veux parler qu'avec respect puisqu'il est l'auteur de la charte, a le malheur de ne pas suivre cet exemple cher à tous les cœurs généreux, et de laisser la clé nœue phr sous la tenture de la loi fondamentale, une juridiction militaire et républicaine que le loi de la monarchie ne permettent pas d'appliquer aux grands officiers de la couronne, aux maréchaux, aux pairs. Sous cette forme serait atteinte de des hautes renommées militaires pour lesquelles une immense infortune fait redoubler les sympathies nationales, l'opposition courageuse d'un guerrier citoyens fit pour anéantir cette jurisprudence, et restituer à la Charte son empire.

« Sommé de présider le tribunal exceptionnel, M. de Morcey refuse. M. de Morcey toujours en invoquant la loi républicaine, de perdre sa dignité monarchique de maréchal, immobile depuis Français les, son âme lui révèle qu'après la gloire d'avoir obtenu, par le plus fameux guerrier des temps modernes, la plus éminente position militaire, une autre gloire l'attend, plus haute encore et surtout plus rare, c'est de perdre à la fois le maréchalat et la liberté pour obéir à l'ordre de sa conscience.

« Afin d'abrégé, je passe sa destitution, en prison et les honneurs que lui rendent à l'envie les étrangers et les Français pendant sa glorieuse captivité.

« Les passions atténuées, la restauration reconnaît qu'il n'a pas cessé d'être maréchal. Trois ans après elle lui ouvre les portes de cette enceinte dans la grande promotion qui procura, qui procure encore tant de gloire à la patrie. »

MOUVEMENT DU PORT

DE MONTEVIDEO.

Arrivées du 10 mai

Buenos Ayres, avec cette *Eufrasia*.

Colonia, avec cette *Voloz*, avec des animaux.

AVIS.

Le sieur Eugène Dubus, se propose de former une compagnie avec l'assentiment du colonel. Les individus qui n'auront pas encore pris les armes dans d'autres compagnies et qui désireront faire partie de cette compagnie, n'auront qu'à se présenter dans sa demeure maison M. Laphin.

Son bureau sera ouvert le matin de 7 à 10 heures et le soir de 2 à 4
Eugène LUBUS.

AVIS AU PUBLIC.

M. Frélic, traiteur, rue Saint-Louis n. 53, prévient les personnes qui voudront bien l'honorer de leur confiance qu'il continue comme auparavant à prendre des pensionnaires en ville, et qu'il fera de son mieux pour les contenter.

Nous avons l'honneur de prévenir le public que le nommé *Etienne Lacassie*, natif d'Oloron (Basses-Pyrénées) entré chez nous le 22 septembre 1842, n'est plus à notre service depuis le 29 mars jour où nous le fîmes arrêter par le police à cause de sa conduite infidèle, les objets qu'il nous avait volés, trouvés dans ses matras et ses aveux écrits par lui-même ne laissent aucun doute sur sa moralité. Après l'avoir fait élargir, ayant fait diverses recherches dans notre magasin, nous avons découvert de nouveau le manque de plusieurs pièces, soient données en paiement pour effet à son usage, ou en cadeau. Le compte a été accepté par lui. Ces pièces ne sont pas les seules que nous ayons à lui réclamer, car, après de nouvelles recherches, il nous manque une montre 16 lignes cadran émail, cuvette or mat ciselé ouvrage représentant un bouquet de fleurs en relief, portant le n. 46616, et de plus plusieurs bagues, or, roses et brillantes. Tous ces objets, si l'obstine à en nier le vol, c'est pourquoi nous prions les personnes qui auraient reçu en cadeau ou acheté à ce jeune homme des marchandises en dehors de notre maison, de vouloir bien nous donner des renseignements que la police ne manquerait pas de découvrir, cela dit pour la sûreté des personnes ignorant la source d'où pouvaient provenir les objets qu'elles auraient pu recevoir ou acheter.

Montevideo, le 2 mai 1843.

POTHIER, E. LETURNEAU,

Tienda de la Ciudad de Paris,

Calle San-Francisco.

Il a été perdu le 6 mai un porte-cigares en paille contenant une papelette et un certificat d'exemption de service au nom de Thénard Gilbert Antoine. — La personne qui l'a trouvé est priée de le remettre au Bureau de journal: il aura une récompense, s'il l'exige.

AVIS A MM. LES OFFICIERS.

A l'armurerie de Monet l'on vend des sabres avec ceinturon à 6 patacons-

AVIS.

M. Jean Pascal Lucas est prié de passer chez M. Plane frère ou des J. n. 38, de nuit à deux heures, pour affaire qui lui est es.

2me. compagnie sédentaire.

Les Volontaires faisant partie de la dite compagnie, sont prévenus que M. Bocciardy, nommé capitaine en remplacement de M. Aubriot, démissionnaire distribuera dorénavant le reste des armes nécessaires à l'armement général de la compagnie dans son habitation connue sous la denomination des M. Cazos. Le vivres y seront également distribués de 9 à 11 heures.

AVIS DIVERS.

On trouvera à l'imprimerie du *Patriote* réunis dans une seule feuille la *Marseillaise*, le *Chant du Départ*, le *Veillons au salut de l'Empire* et la *Parisienne*.

24me. compagnie dite de la **COCARDE** chez M. Rouillier. [Sénateur], Tous les français voulant faire partie de cette compagnie, peuvent se présenter aujourd'hui jeudi et jours suivants chez M. Rouillier [Sénateur] au Café de la Cocarde où ils recevront des armes et des munitions.

Les personnes faisant partie du Régiment des Volontaires Français sont priées de réclamer de leurs capitaines respectifs, leurs bulletins d'inscription, afin d'obtenir de Mr. le Chef de Police l'exemption de la patente extraordinaire imposée aux neutres.

AUX VOLONTAIRES FRANÇAIS.

Nous invitons les volontaires français qui voudront faire partie de la compagnie auxiliaire d'artillerie sous le commandement du capitaine Alazir, à se faire inscrire au marché, maison r. steves, près du Café de l'Uruguay.

Aviso á los Laboradores de Pan.

Los rematadores del derecho impuesto por el Superior Gobierno á los Sres. panaderos, hacen saber que D. Santiago Tobal ha cesado desde el 24 del corriente, en representarlos. En su consecuencia está exonerado de todo cargo en este ramo. Los Rematadores.

WEILL y Ca.

AVIS.

Aux amateurs des talents et secrets, intéressants Mr. Le Ceste s'engage à apprendre aux amateurs la manière de gagner beaucoup d'argent dans peu de temps.

1. Pour apprendre à faire la poudre à Canon et de chasse.
2. Item pour graver sur le marbre avec facilité.
3. Item pour la poudre de fusil à pistolet.
4. Item pour faire la poudre de Jupiter tonnante.
5. Item pour faire le Cidre à la perfection.
6. Item pour faire du bon vinaigre avec de l'eau.
7. Item pour Graver sur le fer blanc.
8. Item pour Graver sur le fer ou acier.
9. Item pour Graver sur les ongles d'abîmés.
10. Item pour argenter le Cuivre s'écroule.
11. Item pour Cuivrer le fer.
12. Item pour faire les arbres de Saturne.
13. Item pour changer le vitrage en bûche.
14. Item pour souder le marbre rompu.
15. Item pour faire la poudre à instant une Barre de Fer.

Les personnes qui voudront bien l'honorer de leur confiance s'adressent chez l'auteur en face M. Rouillier au Café de la Cocarde de 9 heures du matin, jusqu'à 4 heures du soir, etc., etc.

Bataillon des Volontaires Français.

Le Bureau d'Etat major du Bataillon est installé rue St. Charles, maison Pernin à côté de la Police, en face le magasins du *Pavillon Français*.

BATAILLON

De Volontaires Français.

1re COMPAGNIE DE VOLTIGEURS.

Le capitaine de la 1re compagnie de voltigeurs fait savoir à toutes les personnes inscrites dans sa compagnie et qui n'ont pas de fusil de vouloir bien passer chez M. Jérôme, Estaminet Français, rue des pêcheurs, où il leur sera délivré des fusils français.

Montevideo, 15 avril.

Le commandant de la compagnie
POYSSEINJEAN

Le Gerant Jh. REYNAUD.

Imprimerie Orientale, dirigée par Jh. REYNAUD.